
ALAIN DANS SA CLASSE

Georges Bénézé

LE CITOYEN CONTRE LES POUVOIRS

Voici trois souvenirs sur Émile Chartier, professeur à Michelet (1906-1909), accrochés à des détails très simples et fixés du premier coup.

Les élèves de Philosophie élémentaire et ceux de Première supérieure suivaient leurs cours respectifs dans la même salle, usant du tableau noir à des heures différentes. Chartier, dans la préparation des devoirs, se souciait beaucoup du style ; il descendait au détail et, faisant écrire au tableau des phrases de dissertation, les corrigeait tout haut. Parfois la fin de la classe sonnait avant celle de la correction. La phrase restait alors sur la planche, et un « Prière de ne pas effacer » faisait espérer de la retrouver en temps voulu,

J'étais en Première supérieure. Nous trouvâmes un jour, blanc sur noir, une tirade bien balancée, mais assez longue et incomplète. C'était à peu près ceci :

Sur la science

Je sais que la somme des angles d'un triangle égale deux droits ; je sais que dans un levier, plus je fais parcourir de chemin au bras de la puissance, moins j'ai d'effort à fournir pour vaincre la résistance ; je sais que la pointe d'un pain de sucre est plus sucrée que la base ; je sais que l'acide sulfurique étendu d'eau donne, avec le zinc, de l'hydrogène et du sulfate de zinc ; je sais que les œufs de poule peuvent éclore après trois semaines...

Cela s'arrêtait là. L'un de nous, imitant l'écriture, acheva la phrase :

... et voilà pourquoi je suis républicain.

Un nouveau nous apprit par la suite que Chartier, à la vue de cette addition, s'était montré violemment furieux en paroles, et que son humeur avait été exécration pendant toute la classe. L'auteur de la plaisanterie, un nommé Vollet, parut étonné : « C'était une gaminerie. »

En fait, ce n'était pas le professeur qui se fâchait, c'était le républicain qui s'indignait. Je le compris plus tard, quand Alain me raconta que, dans la rue, au passage d'Edouard VII en visite officielle à Paris il fut le seul dans son voisinage à ne pas se découvrir.

- Simple affaire de politesse, dis-je.

- Non. Je ne pouvais pas. Cela m'était impossible.

C'était un homme, le contraire d'un sceptique et d'un amateur,

II - MANUELS

A la fin de l'année de Philosophie, je m'étais complu à ramasser tout le cours, dicté soigneusement par Chartier, leçon après leçon, dans un petit cahier. Assez satisfait d'y tenir quelques idées comme dans la main, j'avais fabriqué une belle couverture, qui portait en grosses lettres :

MANUEL DE PHILOSOPHIE

à l'usage des candidats au baccalauréat

par M. Emile Chartier

agrégé de l'Université

professeur au lycée Michelet.

Chartier, m'ayant vu peu après manipuler ce cahier, me demanda de le lui apporter. J'obéis, assez penaud. Il le prit, le regarda, le retourna, lut la couverture

- Alors, dit-il, vraiment ? Vraiment ? Vous me croyez capable d'écrire un manuel de baccalauréat ?

Il montrait, en souriant, un air infiniment triste.

III

Philosophie élémentaire, 1907. Un garçon entre et remet au professeur la liste des élèves, sur une grande feuille : dix-sept. Il s'agit d'une quête en faveur de je ne sais qui. En face de chaque nom, la somme à fournir. Tous la même.

- Bien... dit Chartier.

Il donne le papier au premier inscrit : « Occupez-vous de cela... » et reprend son cours.

L'élève, en étude, met soigneusement la feuille dans sa case et n'y pense plus.

Trois semaines plus tard, le censeur, en personne, survient

- Et ma quête ?

- Quelle quête ?

- Celle que j'ai mise en train, il y a trois semaines...

- Ah oui... Eh bien... C'est Untel qui s'en est chargé...

Untel, interrogé, dit :

- J'ai complètement oublié.

Le censeur se fâche...

- C'est de la mauvaise volonté. Et nous savons à quoi nous en tenir. Mauvais esprit. Cette classe est détestable. Nous verrons ce qu'en dira monsieur le proviseur. Quant aux sorties de faveur, n'est-ce pas...

Personne ne bouge Chartier moins que nous encore. Cette immobilité me semble étrange, si inaccoutumée.

Le censeur va partir... Il touche la porte. Chartier parle, debout les mains aux poches :

- Pardon, monsieur le censeur. De quoi s'agit-il ?

Le censeur revient, explique : « Une quête en faveur des malheureux. Ces jeunes gens n'ont pas cru devoir y contribuer Je le regrette pour eux... »

- Une quête ? En somme, rien n'est perdu. Car, enfin, une quête... une quête... ce n'est pas une réquisition... C'est un don volontaire...

- Et alors ?

La classe redouble d'attention. Depuis six mois, elle commence à connaître son professeur...

Il faut dire que cette quête est la troisième de l'année. Il faut dire surtout que tous nos professeurs, sans exception, nous ont toujours exaspérés par leur complicité avec l'administration, que beaucoup d'entre eux, la liste devant les yeux, interpellèrent chaque élève à son tour pour lui faire dire tout haut combien il promettait. L'an dernier, en première, il y eut presque un esclandre et au moins un éclat de rire, quand le professeur de français s'entendit répondre, dès le premier appelé, par l'énoncé d'une somme ridicule, fidèlement répété par tous. Le professeur avait eu la sottise de se fâcher, Le proviseur a même eu l'idée, il y a deux ans, d'instituer entre toutes les classes du lycée un concours de charité. La plus forte moyenne a été obtenue par la sixième. Nous commençons à comprendre que Chartier n'aime pas cela. Il aurait pu tirer de nous tout ce qu'il aurait voulu, mais il ne le voulait sans doute pas.

- Alors, reprend-il, vous n'avez aucun reproche à leur faire.,.

- Comment cela ?

- Dame... Vous leur demandez s'ils veulent vous donner quelque chose. C'est le principe et la raison d'être de toute quête. S'ils répondent non, vous n'avez rien à dire...

- Drôle de raisonnement...

- Je ne raisonne pas. Si vous aviez décidé de lever un impôt sur leurs parents, pour fournir à ce que vous appelez des dons volontaires, ils devraient payer. Mais puisque c'est une quête... Car c'est bien une quête, n'est-ce pas ?

Le censeur semble démonté, mais il se remet :

- Ils sont moralement obligés...

- Je ne vois pas pourquoi...

- Je ne vais pas faire de philosophie devant une telle compétence. Mais la situation sociale de ces jeunes gens, comparée à celle...

- Précisément, interrompt la compétence. C'est la dernière raison à faire entrer en compte. Du moment que vous faites appel à leur bonne volonté, vous leur reconnaissez le droit de refuser, et de savoir si leur situation leur confirme ce droit. C'est affaire à eux. Il faut voir les choses en face...

- J'entends, monsieur Chartier, j'entends... et il y aurait beaucoup à dire. Mais nous savons par ailleurs, et par des lettres que nous avons lues, que certains élèves ont reçu de leurs parents de l'argent pour cette quête. Ils n'ont rien donné. Ils ont intercepté...

- Question de principe, monsieur le censeur. Ou ils sont forcés, ou ils ne le sont pas... Il vous reste encore les menaces, et ils sont libres de s'y soumettre.

Le soleil, au dehors, doit luire d'une autre lumière...

Quelques paroles encore, et le censeur sort. J'ai dans les oreilles ses derniers mots : « Je ne vous félicite pas, monsieur Chartier. » Je dois dire que ce censeur était le meilleur des hommes.

Un étranger aurait pu croire que Chartier se ménageait quelque facile popularité. Nous ne le crûmes jamais. Et je compris sa conduite dans cette insignifiante affaire, en lisant plus tard le dernier « Propos » de la troisième série des *Propos d'Alain* (sur les inondations de 1910 et sur les aumônes) : « Le Penseur descendit de son piédestal, s'habilla comme tout le monde et prit le train... »

C'est un des plus violents que je connaisse, et j'y renvoie le lecteur.

G. Bénézé

[En annexe : le Propos de 1910]

Le Penseur descendit de son piédestal, s'habilla comme tout le monde, et prit le train. Il roulait à petite vitesse, sur une voie de fortune, car l'eau avait joué avec le ballast. Il voyait des maisons éventrées, des lits, des sommiers, des armoires, que le flot avait déposés sur de petites plages qui marquaient le plus haut niveau du déluge. Partout une boue grasse, et des fourmis humaines qui cherchaient là-dedans les débris de leur bien. De temps en temps, on franchit un fleuve ; c'est quelque chemin creux.

Le Penseur s'en alla de maison en maison. Il admirait la puissance de l'eau. On voit que les meubles les plus lourds ont flotté comme des navires, et qu'il y eut des batailles navales entre le piano et la bibliothèque. Deux hommes soufflent quand ils portent un piano ; mais la plus petite vague le pousse... Détournant ses yeux de toutes ces richesses perdues, le Penseur aperçoit le limon fertile et les moissons à venir.

Voici d'autres moissons. Voici le soleil de charité. On mange, on se chauffe, on dort. De nobles femmes donnent le lait pour les petits, la soupe, la viande, les couvertures, les fichus, les corsages, le linge. Les aiguilles vont. Les riches limousines annoncent, à grands coups de corne, les biens qu'elles apportent. Et, comme on n'a rien à faire qu'à attendre, on raconte. Un usinier a donné cinquante mille francs en argent et des montagnes de choses. Le maire socialiste, le curé et le marquis ont mis les offrandes en commun. Les pauvres retrouvent enfin tous les biens que les riches leur gardaient. On a vu de jeunes aristocrates pousser les barques dans les rues. Les pauvres gens et les demi-pauvres, plus cruellement frappés peut-être, font le compte de ce qu'ils ont perdu : "On nous le rendra, disent-ils ; on nous l'a promis. Lit pour lit, armoire pour armoire. Les riches, voyez-vous, ce sont nos trésoriers. On est injuste quelquefois, aux fins de semaine ou aux fins de mois. Peut-être sont-ils quelquefois un peu durs, pour les maux qu'ils ne voient point ; mais leurs yeux s'ouvrent et nos yeux s'ouvrent. Toutes les religions s'accordent et toutes les politiques s'embrassent. Nous n'avons rien à offrir que nos bonnes volontés et des cœurs fraternels ; mais nous ne serons pas ingrats. Je forgerai pour le patron comme il a payé pour moi."

Le Penseur promène d'un groupe à l'autre son front attentif. Mais pourquoi comprendre ? Il faut enfin que ses pensées s'en aillent aussi à la dérive ; il faut que tout son corps se détende. Tous ces regards humains le touchent et le bercent ; une vague monte jusqu'à ses yeux. L'homme de bronze a pleuré. Cette rosée de larmes lui est plus douce, en une minute, que toutes ses pensées laborieuses depuis des siècles.

Il est revenu, il est immobile. Il pense. Il est sur la rive du fleuve humain. Il s'est repris. Il se tient au rocher. Il suit une pensée effrayante. "J'ai vaincu les dieux. Pauvre victoire. Il y a des hommes, maintenant, plus forts que les dieux ; ils sont assez riches pour acheter mes larmes."

